

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, excepté le lundi et le lendemain des fêtes. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés à M. J. REYNAUD, propriétaire gérant. On souscrit au Bureau du journal, rue de las Camaras N. 148 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinq Mai, N. 238. Prix de l'abonnement TROIS PIASTRES par mois.

MONTEVIDEO.

16 OCTOBRE 1830.

DU COMMERCE ET DE L'INFLUENCE DE LA FRANCE DANS LES DEUX AMÉRIQUES.

La revue rétrospective que nous venons de terminer, sert, en quelque sorte d'introduction au présent article.

Au milieu de la complication d'événements qui surgissent chaque jour à la surface du monde commercial et politique, il est facile de s'égarer dans ce dédale de Républiques Hispano-Américaines, qui peuplent le pourtour du vaste continent de Colomb.

Il nous a paru utile et instructif à la fois de rappeler au souvenir des lecteurs du PATRIOTE, ces jeunes nationalités américaines, de les grouper toutes dans un même cadre, afin de pouvoir examiner à loisir leur physionomie, leurs allures, leur tendances, et d'être ainsi à même de comparer plus facilement les progrès qu'elles ont réalisés, ou ceux qu'elles sont en voie d'opérer dans la carrière de la civilisation.

Nous avons dû nous arrêter plus longtemps aux deux extrémités de ce continent, c'est-à-dire au Rio-de-la-Plata et à l'isthme de Panama, pour examiner avec attention les faits importants qui s'y accomplissent, et qui doivent exercer une si grande influence sur les destinées de toutes les nations maritimes.

Deux grandes batailles diplomatiques se livrent depuis plusieurs années sur ces deux points extrêmes : l'une entre l'Angleterre et les Etats-Unis, l'autre entre la France et l'Angleterre.

La diplomatie anglaise se montre aussi égoïste, aussi absolue, aussi inhumaine, aussi peu scrupuleuse à l'égard des principes internationaux sur un point que sur l'autre, dans l'Amérique Centrale comme dans la Plata.

La diplomatie française et nord-américaine, au contraire, tout en cherchant à étendre leur commerce, s'efforcent d'inspirer aux gouvernements et aux peuples sur lesquels leur influence s'étend, des idées d'ordre, de justice, de progrès et de liberté. Il n'y a rien d'exclusif dans leurs exigences ; aucune vue égoïste, aucune arrière-pensée de domination directe ou indirecte ne les dirige.

Si elles s'efforcent de tirer les peuples hispano-américains de leur assoupissement ; si elles les poussent à secouer les vieilles routines et les sols préjugés de l'ancien système colonial de l'Espagne, c'est évidemment, autant dans l'intérêt de ces mêmes peuples que dans celui des nations étrangères qui désirent établir avec eux des relations de commerce ou de bon voisinage.

Tandis que la France et les Etats-Unis prêchent la paix et l'union entre les peuples américains ; qu'elles cherchent à ouvrir de nouvelles routes, de nouveaux débouchés au commerce du monde

entier, nous voyons l'Angleterre entretenir la discorde et la guerre en faisant naître des rivalités politiques entre les Etats limitrophes ; arrêter l'essor des populations, en favorisant les dictatures qui recherchent son appui ; tenir les nations maritimes en échec, intimider les unes, décourager les autres, en s'emparant de vive force ou par ruse des positions maritimes les plus avantageuses ; de celles, surtout, qui, dans un temps donné, peuvent lui faciliter les moyens de fermer les routes de ses concurrents. C'est toujours le fameux «*Marc Clausum*» des Seldén et des Puffendorf.

La diplomatie du cabinet de Washington est sur le point de triompher dans l'Amérique Centrale ; celle de la France triompherait-elle dans l'Amérique méridionale ? voilà la question.

Cette question est vitale pour le commerce extérieur et la puissance maritime de la France. M. Thiers l'a parfaitement compris dès le principe de nos différends avec Rosas ; et il ne l'a jamais mieux démontré que dans la mémorable discussion du 3 janvier 1830, au sein de l'Assemblée nationale législative.

Nous pousserons néanmoins, plus loin que lui les conséquences de la solution que nous attendons du patriotisme et des lumières de nos hommes d'Etat ; et nous prouverons qu'elle doit exercer la plus heureuse influence sur nos institutions politiques et sociales, en donnant à notre population exhubérante ; en répandant, enfin, l'aisance et le bien-être parmi les classes ouvrières.

Les vrais patriotes, les hommes d'intelligence et de cœur ne doivent donc pas demeurer indifférents à ce qui se passe autour de nous, et loin de nous, sous le beau ciel de l'Amérique. De la perte ou du gain des deux grandes luttes diplomatiques dont nous parlions tout-à-l'heure, doit résulter pour nous la décadence ou le progrès, la vie ou la mort de notre puissance maritime.

Plusieurs éventualités peuvent surgir de ce long débat :

1o Le triomphe complet de la politique nord-américaine au Mexique, dans l'Amérique Centrale.

2o Le triomphe complet de celle des anglais dans les mêmes parages et dans la Plata.

3o Le triomphe complet de la politique française dans la Plata.

4o Influence partagée, dans l'Amérique Centrale, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, dans la Plata, entre la France et l'Angleterre.

De la première éventualité, nous n'avons rien à redouter : la doctrine du cabinet de Washington a toujours été celle de Grotius, *Mare Liberum* ! c'est aussi la nôtre. Nous formons des vœux sincères pour le triomphe de cette politique large et généreuse, qui s'étendrait bientôt sur une grande partie des côtes occidentales et sur l'Océan Pacifique.

De la seconde, nous avons tout à craindre ; ce serait, nous le

répétons, la mort de notre puissance maritime.

La troisième donnerait une impulsion immense à notre navigation marchande, non seulement dans la Plata, mais encore sur toute la côte orientale et septentrionale de l'Amérique du Sud, jusqu'à Carthagène inclusivement. Cette impulsion étendrait immédiatement le mouvement dans l'Océan Pacifique, depuis Valdivia jusqu'à Callao, et bientôt après jusqu'au Mexique.

Remarquez bien que tout en rendant la vie à notre commerce extérieur, le triomphe de la politique française dans la Plata, ne nuirait en rien aux autres nations maritimes ; pas même à l'Angleterre, dont les produits manufacturés sont et seront toujours d'un usage général en Amérique.

La quatrième éventualité aurait pour résultat infaillible de laisser végéter aux mains inintelligentes des pacotilleurs, pendant beaucoup d'années encore, notre commerce d'exportations dans le nouveau monde.

On a eu beau signaler maintes et maintes fois les vices radicaux de ce mauvais système d'opérations, la routine de nos armateurs et de nos fabricants en France, celle de nos négociants en Amérique, ont toujours été un obstacle invincible aux améliorations réclamées de toutes parts, dans l'intérêt de nos relations commerciales.

Il est vrai que l'indifférence de nos gouvernants, les fautes énormes qu'ils ont commises depuis l'émancipation des anciennes possessions espagnoles et portugaises, étaient peu propres à développer dans nos ports de mer et nos villes manufacturières, l'esprit d'entreprise et d'association qui eut pu, seul, nous permettre de lutter avantageusement contre la concurrence anglaise et allemande sur les marchés étrangers.

Le maintien du statu quo politique ne ferait donc que perpétuer ce déplorable état de choses, au grand détriment de nos finances, de tous nos intérêts matériels et de notre gloire nationale.

(Continuera.)

EFFET PRÉVU

DU DÉPLACEMENT FORCÉ DU COMMERCE DANS LA PLATA.

Aux détails précédemment fournis sur la position critique du commerce à Buenos Ayres, nous ajouterons les suivants, que donnait hier le *Comercio del Plata* :

« On a reçu des nouvelles de Buenos Ayres jusqu'au 14 Elles dépeignent la situation mercantile de cette ville comme une des plus critiques et des plus pénibles. On parle d'un grand nombre de maisons, et parmi elles quelques unes respectables, qui se sont déclarées en faillite.

Feuilleton du PATRIOTE FRANÇAIS. — Du 17 octobre 1830.

LA BONNE AVENTURE

MÉRITE ET FORTUNE.

La bonne aventure

Où

La bonne aventure !

LA BOUTIQUE ET L'ATELIER.

Il y a de la quelle, mais à quoi bon ! cela ne satisfait pas beaucoup votre curiosité, et je commettrais peut-être une indiscretion.

Dans l'une de nos villes centrales les plus importantes.... Je vous la désignerais bien encore par son nom ; mais, toujours par le même motif que ci-dessus, je m'en abstiendrai. Vous la connaissez plus tard, et vous me saurez gré de ma circonspection.]

Il y avait donc, dans cette ville, à l'angle à peu près d'une rue qui avoisine un des plus splendides monuments de l'art chrétien, — un cathédrale aux vastes et élégantes proportions ; — il y avait une maison de chétive apparence. Un rez-de-chaussée, deux étages au-dessus, chacun d'une fenêtre à double châssis, comme dans les vieilles maisons du vieux temps ; et, je crois, un tout petit grenier : voilà quelle en était la composition. Tout cela bardé de poutres recouvertes d'ardoises imbriquées, étroit, resserré, ratatiné sur soi-même, comme si l'espace eût manqué pour bâtir ; ce qui pouvait

bien être, au demeurant. Le propriétaire ne m'a pas fait ses confidences à cet égard.

Un menuisier du voisinage, autant que je puis m'en souvenir, devait avoir empli de planches le grenier. Excellent endroit pour les faire sécher à peu de frais.

Deux grisettes, ouvrières en robes, pour la forme, mais, au fond, très-adonnées au culte de la giroflée jaune, et des sous-officiers du 2me dragon, dont le quartier se voyait de leur unique fenêtre, occupaient de compte à demi l'étage au-dessous : une petite pièce carrelée en carreaux rouges, et un boudoir adjacent, de six pieds carrés, si ce n'est moins.

Le premier étage, arche sainte où nul œil d'homme n'avait pénétré depuis 93, servait, dit-on, de retraite à un chat et à une vieille fille, une de ces créatures dont le facies est tellement parcheminé qu'on se refuse à croire qu'il ait jamais eu l'âge heureux de quatorze ans.

Enfin le rez-de-chaussée, auquel on arrivait par deux marches, se composait de deux pièces : l'une, sur la rue, claire, mais petite, l'autre, dans le fond, un peu plus spacieuse, mais sombre comme la loge d'un portier de la rue Saint-Martin, à Paris, quoi qu'elle fût séparée de la première par une cloison vitrée.

Celle-ci servait de logement à toute une famille, le père, la mère, le fils même, si nous ne nous trompons. La plus claire était ce qu'on appelle une «*boutique*» ; et je la nomme ainsi, parce qu'au-dessus de la porte d'entrée sur la poutre transversale qui sert de soutien au premier étage, on lisait ces mots en grosses capitales assez mal assises :

ISSEAUVA, POTIER.

Ainsi donc, — vous l'avez jugé par ce modeste exergue, — la

boutique était celle d'un ouvrier piémontais. Le nom l'indiquait. D'ailleurs les sujets du roi Victor Emmanuel ne sont-ils pas tous potiers ou fumistes ? Chez eux c'est traditionnel.

Isseauva n'avait pas qu'une boutique, il avait aussi un atelier. Dans la boutique, il exposait pour la vente ses produits, dans l'atelier..... Mais, nous savons où est la «*boutique*», transportons-nous à l'atelier, si vous le voulez bien. C'est une petite excursion qui a son charme.

La ville où se passe notre action, a, comme toute ville d'une certaine tenue, ses faubourgs. C'est une salmigondis de petites maisons, de petites ruelles, de petits jardins potagers, de petites guinguettes, séjour très-calme dans la semaine, très-agité, le dimanche, les jours de fête et de lundi. Le lundi surtout, on y boit, on y mange, on y chante, on y danse, on y fait beaucoup de choses plus ou moins licites, sans compter que c'est là que les ferrails leurs vont vider leurs querelles, la brette à la main.

Isseauva avait établi son atelier dans l'un de ces faubourgs. Pour s'y rendre, en partant de chez lui, on passait devant la cathédrale et le palais archiepiscopal, on tournait à gauche, on entrait dans un labyrinthe un peu semblable à celui de Daedalus, et l'on arrivait au terme de sa course. Vingt minutes de chemin.

L'atelier se partageait en deux parties à peu près égales, l'une en jardin, l'autre en habitation. Le jardin, dans lequel on entrait par une petite porte, était de deux marches en contre-bas avec le sol du «*ruau*» ; l'habitation, dans laquelle on entrait par une petite porte, était de deux marches en contre-haut avec le sol du jardin.

Cultivé par le potier lui-même, dans ses rares moments de distraction, ce jardin se ressentait un peu de l'abandon du maître.

Nous n'en publions pas encore les noms, parcequ'il nous paraît prudent de ne pas le faire avant de les connaître d'une manière certaine. L'agitation fébrile dans laquelle la perspective d'une banqueroute générale place le commerce, est impossible à décrire. Il ne faut donc pas s'étonner si la rumeur de M. Guido, annoncée d'ailleurs, par la *Carmen*, n'a pas causé une grande impression; tous les habitants de ce malheureux pays étaient déjà dominés par la terreur d'une calamité inévitable. Nous ne manquerons pas de donner d'autres détails, aussitôt que nous les aurons eus, sur une situation qui est venue justifier nos tristes et fréquentes prédictions."

La *Carmen*, entrée hier de Buenos-Ayres, est venue confirmer les nouvelles effrayantes qu'on vient de lire. Parmi les nombreuses faillites déclarées, nous avons entendu citer particulièrement celles de MM. Harday, évaluée à 60 ou 80 mille onces d'or (5 à 7 millions de fr.), Ponce, pour 150 mille onces (12,600 000 francs), Lescia et Lesama, chacun pour 40 à 50 mille onces (3 à 4 millions de francs).

Belle prospérité, que celle du commerce de Buenos-Ayres! A-t-on jamais vu à Montevideo des faillites aussi fortes et aussi scandaleuses? Car il est notoire que ces faillites sont le résultat de jeux de bourse et de spéculations folles sur la baisse des onces. Cependant la majeure partie de celles que nous ne connaissons pas encore ne sont que l'effet d'un mouvement forcé d'affaires. Les onces étaient déjà à 300 8 papier, au départ de la *Carmen*.

Le *Commercio* a donné aussi la nouvelle suivante : Le *Riflemann*, vapeur de guerre anglais, qui partit d'ici le 12, arriva à Buenos-Ayres le 13. Pendant la nuit de la traversée, son commandant, le lieutenant Branch, a disparu. On dit que cet officier était suspendu du commandement du navire, par une disposition de l'amiral Reynolds. Ce ne fut qu'au point du jour du 13 qu'on s'aperçut de son absence, et l'on supposa qu'il s'était jeté à l'eau. Il paraît que cet officier se trouvait très affligé de la punition qui lui a été infligée, et c'est à cela qu'on attribue sa résolution désespérée."

Avant-hier, (15) vers midi, la goélette argentine *Luisa*, sortie la veille de Buenos-Ayres, est passée sur notre rade, se rendant au Bueo. On a remarqué qu'elle avait communiqué avec M. l'amiral Leprédour, qui est ensuite venu à terre.

Le vapeur *Riflemann*, a été mis en quarantaine à Buenos-Ayres, comme ici, et M. Guido n'avait pas encore pu communiquer avec l'illustre Restaurateur.

FRANCE.

LETTRES SUR BUENOS-AYRES.

"C'est que je viens de vous dire de R. a suffira pour vous faire comprendre toute son habileté; si vous ajoutez

On y voyait plus de pots à fleur que de fleurs mêmes, plus de plants de vigne, au long des murs, que de grappes de raisin, plus d'herbes parasites que de légumes. Mais, qui sait, peut-être n'était-ce pas sans calcul de la part d'Isseauva?

Dans l'atelier proprement dit, c'était bien un autre désordre; imaginez une chambre de trente pieds carrés, éclairée par une seule fenêtre et pleine d'objets du plus bizarre accouplement. Ici, une montagne de terre glaise, là, une autre montagne de débris de poteries; ailleurs, des fûts, des colonnes, des socles, des bustes et des têtes, des bras, des jambes, des torsos; autour des murs des croix, des urnes, des amphores; au plafond, suspendus comme dans un musée, des animaux empaillés ou desséchés au soleil; sur des tréteaux, contenus dans des bocaux ou enfermés dans des cages, des serpents, des lézards, des scorpions, des grenouilles, des souris, des poissons, des papillons, des insectes. Un véritable capharnaüm.

Tout à l'heure, je disais qu'Isseauva laissait avec intention son éden devenir la proie de l'abandon, je n'avais rien de trop. Dans sa passion pour l'histoire naturelle, il eût volontiers souscrit à ce qu'il transformât en une forêt vierge l'arche de Noé, débarquant chez lui avec tous ses hôtes, lui eût causé un indicible plaisir. Or, plus les folles herbes croissaient sous ses pas, plus il avait de chances de voir la taupe, le lézard, l'araignée des champs, la uterelle, la couleuvre, le tuc, la bête à mille pattes, la musaraigne, et tant d'autres intéressantes bêtes de la création, faire élection de domicile chez lui.

Il n'avait de plantes que juste ce qu'il lui en fallait pour sa consommation personnelle, ou celle des phalènes, des papillons, des abeilles, des taons, et mêmes des chenilles vertes, insectes

à cela un caractère opiniâtre et résolu, une volonté qui n'a jamais reculé devant aucune nécessité pour être satisfaite. Fût-ce devant un assassinat ou un massacre, une énorme supériorité d'intelligence sur tous les hommes qui l'entourent, vous comprendrez aussi la puissance sans bornes que cet homme est parvenu à prendre dans son pays. Ce qui augmente encore le degré de cette puissance, c'est la manière occulte dont elle s'exerce. Quoique menant à lui seul le gouvernement et foulant chaque jour aux pieds la constitution et les institutions du pays, Rosas a su dissimuler son pouvoir, et toujours nominativement au moins s'abriter derrière la légalité. Ainsi, parmi les droits apparents qu'il a laissés à la chambre des représentants, a-t-il besoin qu'elle rende une décision, il la demande par un message public et officiel, presque avec humilité; mais par une lettre particulière qu'il adresse en même temps au président, il lui dit dans quelle forme la chambre doit prononcer, la résolution qu'elle doit prendre, le jour et jusqu'à l'heure où sa réponse devra lui être fournie. Les choses sont poussées à ce point, que c'est dans le cabinet de Rosas, sous sa dictée, que sont rédigées les notes de remerciements boursouflées que les chambres des diverses provinces de la confédération votent périodiquement au héros du désert, au sauveur de la patrie, au restaurateur des lois, et qui chaque jour remplissent les colonnes des journaux.

Rosas, vous le savez, fut porté sur le pavois en poussant le cri de mort contre les unitaires et en se donnant comme le restaurateur du gouvernement fédéral; cependant, vous ne l'ignorez pas non plus, il n'y a pas dans le monde entier un régime plus centralisateur, plus despotique, plus unitaire, il faut prononcer le mot, que celui qu'il a constitué. C'est là une des preuves de l'habileté extraordinaire de cet homme. Il a su pousser au delà des limites du possible la science de l'audace et du mensonge. C'est avec l'aide des fédéralistes qu'il est parvenu à vaincre; il s'est fait fédéraliste de nom, mais dès le principe il s'est spécialement appliqué à faire disparaître des institutions, des coutumes tout ce qui ressemblait de près ou de loin à cette forme de gouvernement, en réunissant dans ses mains plus que la somme du pouvoir public, et en ôtant toute initiative à la nation, sous peine de mort. Cet homme a su faire des Argentins un peuple d'imitateurs, par la terreur qu'il leur a inspirée; ses moyens, il les a pris dans la sauvagerie et la cruauté de son caractère.

Un des défauts du caractère des Argentins est la soif du pouvoir, qui les pousse à tout pour l'obtenir. Avant d'arriver au pouvoir suprême, quoique reconnu comme chef de la campagne, Rosas était entouré de *caudillos* dont le dévouement ne lui paraissait pas absolu; il savait qu'à la première occasion chacun d'eux, profitant de son ascendant sur ses partisans, ne se ferait aucun scrupule de lui disputer le pouvoir, qu'il convoitait; il lui fallait s'en débarrasser, il s'y résolut. En peu de temps le fer et le poison le délivrèrent de tous ces émules dangereux pour son ambition, et les provinces, la campagne ne tardèrent pas à perdre sous la terreur qu'ils éprouvaient, jusqu'à l'idée de l'opposition. Restait encore la ville. Buenos-Ayres n'avait pas défendu Lavalley comme

es assez généralement friands de fruits et de fleurs qui venaient le visiter.

Quelqu'un lui ayant écrié par mégarde un colimaçon : "Ah! monsieur, qu'avez-vous fait là?" dit Isseauva du ton d'un homme profondément affligé. Une espèce si rare!—Rare?—J'en ai comme cela des millions à votre service, répond en souriant la personne.

Chez vous, très-bien; mais ici!—"Alors, dit-il, au moment où il se leva, il ne se consola que lorsqu'on lui eut envoyé une bourriche d'escargots du plus magnifique aspect, baveux, terreux et gluants. Pour lui, comme pour le grand poète, le laid, dans la nature, c'était le beau, et réciproquement.

LA TRINITÉ.

Je vous vois venir. Quel était donc, me demanderez-vous, ce singulier homme, ce Piémontais, cet ouvrier, qui habitait une ville de province, et, dans cette ville, un logement étroit, mesquin, insalubre; qui décorait son enseigne de ce mot si vulgaire—potier—et qui entassait dans son atelier tant d'éléments de travaux de toute espèce; qui avait une prédilection si particulière pour l'étude de la science; qui exposait ses produits, —mais lesquels? dans une misérable boutique? et dont toutes les allures ont quelque chose de si frappant, de si mystérieux?

Voici ma réponse. Cet ouvrier était tout simplement ce qu'il est encore à l'heure qu'il est, Dieu merci, un grand artiste, un homme de génie!

Un grand artiste en province, obscur, inconnu même, et vivant médiocrement, sans nul doute? Allons donc, ce n'est pas possible!

elle aurait dû le faire; néanmoins elle renfermait dans ses murs une énorme quantité de gens qui avaient bien pu témoigner de l'insouciance pour le gouvernement unitaire, mais qui étaient trop éclairés pour ne pas concevoir, promptement des regrets amers de leur coupable faiblesse. C'était un feu qui couvait en ville et qui, tôt ou tard, devait faire éruption. Rosas le comprit et avisa au moyen de l'étouffer dans son germe. C'est alors qu'il fonda la fameuse société populaire de la *mashorca*. On a dit avec raison que cette société, par le nombre des ses adeptes, méritait dans les fastes criminels du monde une renommée plus grande que le club des Jacobins et le tribunal révolutionnaire de notre première révolution. Recrutés parmi les hommes sauvages, ignorants et cruels qui entouraient le nouveau dictateur, les membres de la *mashorca* se mirent avec ardeur à moraliser la nation comme Rosas l'entendait. La *mashorca* lui servit, par la terreur qu'elle sut inspirer, à faire croire au monde, comme il le voulait, qu'il était l'élu de ses concitoyens et le dépositaire de leurs volontés. Elle lui servit à dresser la nation aux manifestations d'enthousiasme ou de colère furieuse dont il avait besoin suivant les circonstances. Le peuple, docile comme un troupeau, hurlait ou applaudissait dans les rues, sur les places publiques, au gré du dictateur. Les moyens d'action des *mashorqueros* sur la multitude sont connus, ils reposaient sur la violence et l'assassinat. Quoique en apparence muette et dévouée à Rosas, la ville de Buenos-Ayres pourte encore le deuil des victimes qui furent alors immolées à ses haines. Obéissant aux ressentiments de l'élu du peuple, à certains jours, à certaines heures, les *mashorqueros* se répandaient dans les rues le poignard à la main, pénétraient dans les maisons et immolaient sans pitié les sauvages unitaires que le pacificateur fédéral avait désignés à leur rage homicide. Le nombre des victimes de cette aveugle fureur d'un parti sanguinaire est ignoré; il a été considérable; pendant une semaine surtout ses coups ne se ralentirent pas; on vit alors des têtes coupées exposées au marché; un jour enfin, un char, précédé de musiciens, fit le tour de la ville pour ramasser les cadavres étendus devant les maisons!

Il n'est pas difficile de comprendre l'effet d'un pareil système de gouvernement sur une population peu nombreuse, épuisée par de longues dissensions civiles et qui aurait été enervée tout entière à la moindre velléité de résistance. Elle se tint et se soumit. Rosas, sûr dorénavant de régner par la terreur, se modéra dans ses excès, ce ne fut plus que de temps à autre qu'il eut recours à la violence, afin de décourager ceux qui auraient pu se laisser aller à quelques sentiments patriotiques et généreux.

Rosas a une incroyable puissance de travail, il dort le jour et passe les nuits dans son cabinet. Ce n'est que vers quatre heures de l'après-midi qu'il sort de sa chambre. L'été, lorsqu'il est à sa campagne, on peut le voir depuis ce moment jusqu'à six heures, gazonnant dans les jardins ouverts à tous vents, ou jouant devant la maison avec une énorme tigresse sauvage qui rugit contre tout le monde, mais qui tremble et se couche à ses voix. A six heures, il prend un léger repas, puis il se met au travail et ne le quitte plus qu'à cinq ou six heures du ma-

Rien n'est plus vrai, cependant. Oui, Isseauva, l'émule et le continuateur de Bernard de Palissy; Isseauva, tout à la fois modelleur, sculpteur, emailleur et naturaliste; Isseauva, à qui nous devons la découverte du procédé à l'aide duquel le célèbre potier du XVI^e siècle emaillait ses compositions; Isseauva, dont les émaux, par la vivacité du ton, la variété des couleurs, la richesse et la solidité de leur éclat, ne laissent plus à désirer; Isseauva, qui a su grouper ses animaux, ses reptiles, ses insectes, comme mouvement et comme attitude, de façon à faire croire qu'ils sont naturels, et à tromper l'œil le plus exercé; Isseauva, en un mot, pour qui rien n'est difficile, et dont l'habileté est si grande, la patience si éprouvée, les ressources si infinies; cet homme de talent, d'inspiration, de génie, languit encore inconnu! inconnu même;—le croirez-vous?—A beaucoup de ceux au milieu desquels il languit.

Et cependant il a cinquante ans! Isseauva a une femme et un fils et vit dans la gêne. Je n'ose pas dire plus! La femme, bonne mère de famille, surveille la boutique comme s'il y venait des acheteurs, fait le menu du père et du fils, et ravaude leurs bas. L'heure des repas venue, elle leur porte, —ou plutôt elle leur portait, car nous parlons du passé,—la gamelle. Elle avait tort. Peut-être était-ce à ce moment là que les amateurs arrivaient, et que, ne la trouvant pas au logis, ils s'en retournaient sans acheter. Qui sait!

Pourquoi votre homme ne se borne-t-il pas à travailler de son état? lui disaient d'obligeantes voisines, en la voyant pourchassée par ces résurgents d'opiniâtisme qui, tue impunément tant d'artistes? —"Alors, dit-il, j'aurais dû mourir."

(Continuera.)

tin; c'est à cette heure qu'il dîna en compagnie de deux fous habillés d'une manière excentrique, dont l'un s'appelle le Gouverneur, et qui cherchent à le distraire par leurs bons mots, leurs jeux, quelquefois en se battant. On a dit que Rosas s'entourait de gardes, il n'en a rien. Sa maison, qui est vaste et élégante, donne sur la grande route; les portes en sont toujours ouvertes. Il est souvent difficile, en la parcourant, d'y rencontrer un domestique pour se faire annoncer; on peut aussi facilement arriver à son cabinet, ou à sa chambre à coucher que dans les cours sur lesquelles ces pièces ouvrent; il n'y a même pas un factionnaire ou un gardien à la porte principale.

Après Rosas, la personne qui joue le plus grand rôle dans toute la confédération, est sa fille Manuella. La situation que cette femme a su se faire, est unique comme celle de son père, quoique relativement moins importante, puisqu'elle n'est pas consultée sur les affaires d'Etat, elle a néanmoins, pour tout ce qui est de second ordre, une liberté d'action et d'initiative qui lui appartient en propre. Manuella est comme un sous-secrétaire d'Etat placé près d'un ministre chargé d'une vaste administration. Elle a ses secrétaires, ses bureaux, sa correspondance; elle sait suffire à une multitude de travaux importants, sans négliger les relations de société que son esprit et son amabilité naturelle lui imposent. Dans bien des écrits on a représenté cette femme comme une sorte de bachan, le excitant sans cesse son père à la violence, se livrant à tous les déréglés d'une Messaline, et révoltant sans cesse la nature par le spectacle d'incessantes orgies; rien n'est moins vrai, rien n'est plus faux, il n'est pas nécessaire de connaître Manuella, il suffit de la voir quelques instants pour se convaincre de la passion menço gère qui a présidé à la rédaction de tels écrits. Manuella est la fille de Rosas, elle a donc eu des préventions à détruire, bien des haines à vaincre, cependant elle est aimée et estimée de tout le monde dans ce pays, où il est permis de dire qu'on aime et qu'on estime personne. C'est là je crois, la meilleure réponse à faire aux calomnies qu'on a été plu à amonceler contre elle. Et comment en serait-il autrement! Si quelqu'un vient tempêter les rigueurs du gouvernement tyran que de Rosas, si quelqu'un sollicite et obtient une grâce, si quelqu'un fait rendre la justice, c'est Manuella, toujours et uniquement Manuella. Elle est le seul espoir des malheureux, des opprimés, des pauvres, et rarement cet espoir est déçu.

(La suite à demain.)

La commission d'initiative parlementaire est chargée de l'examen d'une proposition relative à l'organisation militaire. En voici la principale disposition.

A dater du 1^{er} janvier, le service militaire pour toutes les troupes composant l'armée de terre et de mer sera de seize ans de durée. Les jeunes gens seront appelés par la loi dans l'année où ils auront atteint l'âge de vingt ans.

(Semaine.)

Tout le monde s'accorde à reconnaître que M. Baroche est sorti avec habileté du défi périlleux dans lequel il s'était précipité par une déclaration qui annonçait plus d'embarras que de résolution. M. Baroche a dû sur tout le succès qu'il a obtenu à l'assurance qu'il a donnée d'un entier dévouement à l'Assemblée et au gouvernement parlementaire, il a ajouté qu'après longtemps qu'il serait sans sur la banc ministériel aucune tentative du genre de celle que semblait annoncer le langage du *Moniteur du soir* ne serait à craindre. Nous nous empressons de prendre acte de ces déclarations, et nous aimons à penser que si des tentatives insensées étaient sur le point de se réaliser, la démission de M. Baroche se convertirait en avertissement motivé.

(Union.)

Il finit en fin avec ces accusations banales et menaçantes de coalitions carlo-montagnardes. Où y a-t-il coalition! une coalition suppose des concessions mutuelles de principes ou d'autre chose. Quelles concessions peut-on signaler? La commission, dira-t-on, est une commission de défiance! Oui, sans doute, et la Constitution le veut; mais quand à la coalition, il n'y en a pas. Faut-il changer la langue, et dire que des voyageurs se coalisent pour mettre à la raison un Automédon maladroit.

(L'Union.)

Un représentant résumant l'opinion d'un groupe de ses collègues disait. Le fossé est creusé, puisqu'on l'a voulu; mais la conséquence n'est même pas au bout; elle sera tout au plus au beau milieu.

(L'Union.)

Il est arrivé hier soir, à six heures, à la gare du chemin de fer d'Orléans, un gigantesque convoi remorqué par deux locomotives. Ce convoi était parti le matin d'Angers, et il amenait à Paris quatorze cent vingt habitants de l'Anjou. Ces voyageurs, parmi lesquels on remarquait des personnes de toutes les conditions, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, avaient été indistinctement placés dans des voitures de seconde classe, et pour la modeste somme de cinq francs, elles venaient de faire quatre-vingt dix lieues. Cette caravane passera trois jours à Paris, et, jeudi matin, elle reprendra la route de l'Anjou, sans que, pour s'en retourner, il lui en coûte un sou de plus qu'il ne lui en a coûté pour venir.

Il restera à voir, quand ce voyage sera accompli, que les différentes compagnies qui exploitent les trois lignes qui conduisent de Paris à Angers, ont pu, en rétrogrant un bénéfice modeste, sans doute, mais réel, faire faire, pour dix francs un parcours de cent quatre-vingt dix lieues aux voyageurs qui ont voulu profiter de l'occasion qui leur était offerte de venir voir Paris à bon marché.

Quand les Angevins sont arrivés, hier, à la gare du chemin de fer d'Orléans, les voitures marquaient complètement pour les conduire dans l'intérieur de Paris. Il eût fallu pour cela trois cents francs, et il n'y avait à l'embarcadere, que quelques omnibus. Ils ont donc dû gagner à pied, et portant eux-mêmes leurs bagages aux hôtels dans lesquels ils ont trouvé à se loger.

Ce soir, les Angevins vont à l'Opéra. Ils s'étaient fait précéder par deux délégués qui ont traité avec le directeur du théâtre pour la location de huit cents places, à la condition qu'on jouerait le *Prophète* et qu'ils entendraient M. Antonin. Les mêmes délégués ont traité avec la direction de l'Hypocrite pour une représentation qui aura lieu demain, et à laquelle leurs quatre-vingt cent vingt compatriotes seront reçus à raison de 50 centimes par personne.

NOUVELLES ETRANGERES.

ETAT ROMAIN.

Nous lisons dans la correspondance de l'*Opinion* " Avec les trois divisions militaires françaises, six conseils de guerre, deux par division, ont été institués à Rome. Ces tribunaux militaires ont travaillé beaucoup et avec la meilleure volonté du monde. Les accusés n'y ont que peu de garanties; la langue et la loi sont étrangères; les défenseurs sont ignorants et dévoués à l'accusation, et pourtant il n'a pas été possible de condamner un seul des nombreux accusés de vol de pillage, de dévastations pendant le siège. Il n'y avait ni vols, ni pillards ni pillage. Toutes les condamnations prononcées par les conseils de guerre ne se rapportent qu'à des actes postérieurs à la restauration. C'est là un fait ignoré, mais de la plus haute importance.

Le seul que les conseils de guerre français aient condamné pour fait antérieur à la prise de Rome, est Philippe Capanni, capitaine des gardes de sûreté sous la République. Il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité, pour être entré à main armée, à la tête de sa troupe, dans les maisons particulières. On ne veut pas réfléchir qu'il était chef de police et non de troupes. Mais ce jugement, évidemment inique, a été annulé par la cour de cassation. Alors qu'a fait le gouvernement français? Il a remis le Capanni au gouvernement romain.

On écrit de Rome, le 5 juillet, au *Nazionale*:

" Henri Cernuschi est sauvé, ainsi que je vous l'ai dit, le conseil de guerre français l'a déclaré innocent à l'unanimité. Il a été embarqué hier, à trois heures du matin, sur le Tibre, sur un bateau à vapeur qui l'a conduit à Civita-Vecchia, d'où il sera en ce moment parti pour l'Angleterre. Je ne vous dirai pas la joie du peuple à cette première justice du gouvernement français. Cernuschi était le représentant de la révolution; et puisque sa condamnation aurait été douloureuse pour tout le monde, il était bien naturel que son acquittement comble de joie ce pauvre peuple vaincu, mais non soumis, et toujours constant et fidèle.

On écrit de Civita-Vecchia:

" D'après les travaux que les Français ont faits ici, il paraît qu'ils occuperont cette position même longtemps après l'évacuation de Rome. Indépendamment des canons qu'ils ont placés dans le fort del Bicchiere et la forteresse de Michel-Ange, ils ont fait des travaux du côté de terre, comme s'ils redoutaient un siège. Entre la porte Romaine et la porte Corneto, ils ont couronné les bastions d'un double rang de gabions remplis de terre; ils ont aussi établi des gabions du côté de la ville, de sorte que les soldats qui défendraient la ville seraient à couvert, hors de la portée de tous projectiles.

M. Baranger, capitaine de vaisseau, a pris le commandement du port. Il est arrivé de France une grande quantité de sous-officiers choisis dans divers régiments.

Constantinople, 5 juillet.

Nous venons de recevoir les nouvelles suivantes, dont l'importance est considérable:

Les vingt mille Bulgares révoltés sont rentrés dans l'ordre. On a trouvé chez eux quatre pièces d'artillerie avec le timbre et les armes russes, la plupart des armes avaient le même cachet.

En Bosnie, Omer-Pacha a soutenu une lutte terrible. Ses pertes s'élèvent à 1,700 hommes. Les blessés montent à plus de cinq mille. L'armée turque a perdu dix-huit pièces d'artillerie. Le Po-onnais qui avait embrassé l'islamisme, Skender-bey, est mort. Omer-Pacha lui-même a reçu une blessure. Les insurgés ont perdu dix pièces d'artillerie, toutes timbrées au cachet russe. Les prisonniers tombés entre les mains des impériaux sont des Allemands et des Hongrois, envoyés dit-on, par l'Autriche pour compromettre les réfugiés Hongrois. On dit que Ben sera nommé chef des armées de Roumélie.

Les lettres de Hongrie nous annoncent que les Magyars soulevés ont eu un conflit avec les impériaux. Ils ont remporté la victoire. Szegedin est entre leurs mains. Les Magyars, dans ce soulèvement, sont d'accord avec les Croates.

Nous attendons, au surplus, de nouveaux détails sur tous ces faits, dont les conséquences seraient si graves.

NOUVELLES DU SOIR

CRISE COMMERCIALE DE BUENOS AYRES.

Aux détails que nous donnons plus haut sur la crise épouvantable de Buenos Ayres, nous joignons aujourd'hui que fournit le *Correo de la Tarde*, d'après une correspondance reçue par la *Carmen*.

Une lettre du 14 de ce mois, qu'on a bien voulu nous communiquer, dit ce qui suit:

" Nous avons par ici queques faillites. Possé a manqué de 7 et demi millions de piastres papier, dont on ne recevra pas un réal.

" Samedi, Gregorio Lezama, Ambrozio Lezica, Juan Orisot, Trifon Lezica et Cpa, et Thomas Rousse ont suspendu leurs paiements: on dit que de dernier ne donnera pas quinze pour cent. On s'attend à d'autres faillites.

Une autre lettre du 15 contient ce qui suit:

" La crise commerciale qui nous menaçait, enfin éclatée.

" Les maisons de Lezama, Orisot, Lezica et Rousse ont suspendu leurs paiements. La dernière est considérée comme en pleine faillite.

" Cela amènera des conséquences funestes, parce que tout le commerce est ramifié.

" La majeure partie des courtiers qui formaient une réunion connue sous le nom de *Camuzzi*, s'est également fondue, parce que le métallique ayant monté ils ne peuvent pas faire face aux différences; enfin tout est dans un chaos inexplicable; aujourd'hui le métallique n'a pas de prix: on demande 297 \$ pour une once.

" On assure que Guido, qui était en quarantaine, débâtera aujourd'hui.

Le même journal contient la curieuse nouvelle qu'on va lire:

" Il paraît certain que le général Oribe s'est fâché beaucoup de la promenade militaire que les troupes françaises ont faite entre les lignes; et que, en conséquence, il a passé une note quelque peu inconvenante, en protestant pour cela, et s'opposant à ce que de pareilles promenades se répètent.

" Jusqu'aux actes les plus innocents sont mal interprétés par ces hommes si susceptibles et délicats!

" On dit que, par suite de cette note, il sera pris queques mesures de précaution.

" La *Gaceta Mercantil* de Buenos Ayres contient une collection très curieuse des notes échangées avec Don Juan Ramon Muñoz, envoyé du gouvernement de Bolivie près du dictateur et du cabinet impérial. Nous les donnerons prochainement.

PARTIE COMMERCIALE.

DEPECHE D'OUTRE MER.

P-demonte — demi pipe et un saron suif
Ulaeta — 29 cois suif, 1 bl grasse
Massara — une partie bois de construction
Ructe — une partie grasse et une idem suif
De la frères et Cpa — 5935 mufons, 78 planches
M. J. Rinas et Cpa — 150 sacs farine de manioc, 30 planches
Soli Mazzini — 6 sacs maïs

ENTRE A L'ENTREPOT

Quevedo — 192 c. savon
Cock et Cpa — 2388 briques, 33 bls bière, 31 planches, 9 haquets id, 14 idem barres et planches de fer
M. Martinez — 12 pipes et 22 demis idem vin
Urioste — 59 pipes 2 demis idem et 1 quartier vin



MARINE.



ENTREES — Du 16.

Buenos Ayres le 16 du courant goelette Nueva Carmen, consigné à Estevan Risso.

Martin Garcia le 15 du courant goelette italienne Union, à ordre 104 charrettes bois à brûler.

Bordeaux le 9 et du bas de la rivière le 14 août barque française Bonne Jeany capitaine Aubert.

Avis Divers.

Avis.

Avis aux amateurs du Tir de Pistolet.

M. Caussade a l'honneur de prévenir le public de Montevideo, et particulièrement MM les officiers d'infanterie comme ceux de la marine, qu'il vient de créer un nouveau TIR DE PISTOLET, rue de la Convention, N° 152, près du Lion d'Or, où ils trouveront à tout heure du jour, un assortiment de Pistolets des plus modernes et des meilleures fabriques. Ils trouveront aussi dans le même local, que le propriétaire n'a rien négligé pour rendre des plus agréables et de plus décentes, toutes sortes de vins, liqueurs, bière, etc.

MONTRICHARD

Arrange les vieux chapeaux et blanchit, dans toute la perfection, les chapeaux de paille.

S'adresser, rue de Juncal, n° 46.

AVIS.

Ceux qui veulent se soigner eux-mêmes trouveront en vente à la Chapellerie de Vailant freres, rue des Trente-Trois n° 88, les ouvrages suivants :

Histoire naturelle "de la santé et de la maladie" suivi du formulaire d'une nouvelle méthode de traitement hygiénique et curatif, par "F. V. Raspail" 2 vol. in 8° reliés.

Dictionnaire de la santé et des maladies ou la "médecine domestique par alphabet" par G. Grimaud de Caux, avec un atlas anatomique et un tableau de classification de "poisons et contrepoisons". Le tout en 1 vol. in 8° relie.

"Le Medecin de soi-même" et des autres, à l'aide de la medication de M. Raspail, par H. Dubois et Joubert, 1 petit vol. in - 32 relie.

"Le Pharmacien de soi-même," contenant plus de 750 recettes en formules d'une execution facile, par les memes, 1 petit vol. in 32 relie.

EN VENTE.

Chez les libraires, et rue de las Camaras num. 148 à l'imprimerie du Patriote Français.

EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

La Province brésilienne de Rio Grande-du Sud, la République Orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata.

Une brochure in-8°

PAR

M. ARSENE ISABELLE,

Ancien chancelier du Consulat General de France, auteur du "Voyage à Buenos Ayres et a Porto Alegre" de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

PRIX : UN PATACON.

Catalogue

DES LIVRES FRANÇAIS, RELIES, NOUVELLEMENT ARRIVÉS DE PARIS

EN VENTE A DES PRIX MODERES, Rue de las Camaras, Nos. 41 et 43.

"Ambert" Esquises historiques des différents corps de l'armée française, avec gravures in-folio demi rel. veau. 1 d.

"Perrot" Nouvel atlas du royaume de Franco. 2 id.

"Valneuve" Métamorphoses d'Ovide, avec

144 gr. in-4° demi rel. chagr. 1 id.
"Philippote aux " Le siècle de Napoleon. cartonne. 1 id.

LITTERATURE.

"De Girardin, De l'instruction publique en France, in-18 demi rel. maroq. 1 id.
"Delandine". des Ages heroïques, 1 id.
Id. de la Terreur, 1 id.
Id. de l'Empire, 1 id.
Id. de la Gaule. 1 id.
Id. Renaissance sociale 1 id.
Id. Conjurations 1 id.
Id. de la Restauration 1 id.
Id. du Consulat 1 id.
Id. du Christianisme sous la Tente 1 id.

En vente.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote.

Les Pechés Capitaux.

L'Orgueil.

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mistères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mistères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais-ENFEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mistères de Sainte-Elene.

Le Sansonnet.

Hamard coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129, a l'honneur de prévenir les elegants de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier gout qu'il vendra au plus juste prix.

En vente.

LA

CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE FRANCAISE

Promulguée par l'Assemblée nationale le 12 novembre 1848.

brochure en 32

Se vend à l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue de las Camaras n° 148.

En vente.

Dans le magasin de comestibles de M. Auguste Despouy rue de Misiones n° 128 et 130, une partie de pommes-de-terre d'excellente qualité arrivées récemment des îles Canaries on trouvera également des saucissons d'Arles et infinités d'autres articles, de comestibles et boissons, à des prix modérés.

Guill. me Darrouzain

Medecin français, membre de l'Institut Homoeopathique de Paris, un des plus anciens homoeopathes du Bresil où il a propagé cette doctrine dans plusieurs provinces de cet empire depuis 1842, bien connu à Montevideo par les cures qu'il a opérées depuis 1846, donne des consultations tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à 10, et de 1 à 3 heures de l'après midi; rue de Buenos Ayres, n. 182 au premier. Il traite, spécialement, les personnes atteintes de syphilis, rhumatisme, maux d'yeux, etc. etc.

Avis

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Cochet,

Fabricant de billards,

Récemment arrive de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dependent, tels que billes, procedes, marques, bleu, &c, &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention. Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il y a de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la Ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marche principal, près les arcades de la passive.

CHARCUTERIE FRANCAISE

ET

Orientale.

Le sieur Hebert Ce estin, propriétaire de la Charcuterie située en face de l'hôpital français, a l'honneur de faire savoir aux amateurs de la bonne chère et du bon gout, qu'on trouve dans son Etablissement tous les articles ayant rapport à son état, et susceptibles de flatter les gastronomes les plus délicats.

On trouvera également deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, des gras doubles à la lyonnaise, des tripes à la mode de Caen, qu'on pourra manger dans l'établissement ou faire porter à domicile.

Le tout à des prix en rapport avec les circonstances.

SAUCISSONS D'ARLES ET DE BOULOGNE.

En vente dans le Magasin de comestibles de M. Auguste Despouys, rue des Missions n° 128.

LA SEMAINE

Le Journal LA SEMAINE a réalisé avec un succès croissant et bien mérité l'une des plus heureuses combinaisons de l'époque. Réunie dans un seul recueil, paraissant tous les 7 jours les faits intéressants la politique, l'économie sociale, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, les théâtres, et y joindre la littérature grave et légère, la poésie, la musique, des caricatures, des rébus, semblait chose presque impossible; cependant le problème a été résolu avec un rare bonheur. Rien de plus spirituel et de plus piquant que l'article de LA SEMAINE, intitulé LES SALONS DE PARIS. Il est confié à la plume du célèbre chroniqueur NICOLAS.

Nous nous faisons un devoir de recommander cette excellente publication et de rendre justice aux soins intelligents que sa nouvelle administration met à en perfectionner de plus en plus toutes les parties.

La modicité du prix de cet intéressant recueil le rend d'ailleurs accessible à toutes les bourses. 24 francs par an; 12 fr. pour 6 mois 9 fr. par trimestre.

BUREAUX à PARIS, RUE STE. ANNE 51 BIS.

Avis.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

Imprimerie du Patriote, Rue de las Camaras, N. 148